

Loin des convenances et de la facilité

La fièvre, de Wallace Shawn. Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Salle intime), du 27 mars au 14 avril 2007

Le pleureur désigné, de Wallace Shawn. Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Scène principale), du 27 mars au 14 avril 2007

Pierre L'Hérault

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

L'Hérault, P. (2007). Loin des convenances et de la facilité / *La fièvre*, de Wallace Shawn. Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Salle intime), du 27 mars au 14 avril 2007 / *Le pleureur désigné*, de Wallace Shawn. Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Scène principale), du 27 mars au 14 avril 2007. *Spirale*, (215), 55–57.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Loin des convenances et de la facilité

LA FIÈVRE de Wallace Shawn

Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Salle intime), du 27 mars au 14 avril 2007.

LE PLEUREUR DÉSIGNÉ de Wallace Shawn

Traduction de Philippe Ducros, mise en scène de Stacey Christodoulou, une production de The Other Theatre en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée, Théâtre Prospero (Scène principale), du 27 mars au 14 avril 2007.

Par PIERRE L'HÉRAULT

R elève-t-on suffisamment l'importance, qualitative et quantitative, qu'ont dans l'ensemble de la vie théâtrale ces petits théâtres, ces petites compagnies, souvent sans pignon sur rue, qui produisent avec de petits moyens de magnifiques et inspirantes choses, se vouant à un projet précis, définissant une ligne éditoriale exigeante à laquelle ils sont fidèles, etc. ? La présence dans plusieurs de nos institutions théâtrales d'une petite salle où on les accueille, ou encore la pratique de les recevoir dans la « grande salle » et de les mettre à l'affiche de la saison régulière, constituent une reconnaissance de ces groupes et lieux où se renouvelle le théâtre. Ainsi en est-il de l'Other Theatre qui jouait en alternance au Théâtre Prospero deux pièces de l'Américain Wallace Shawn, traduites par Philippe Ducros : *La fièvre*, dans la salle intime, et *Le pleureur désigné*, sur la scène principale. Loin « des convenances et de la facilité », mais en présentant, aussi bien en anglais qu'en français, un « travail complexe et engagé », l'Other Theater se consacre à la « création d'œuvres socialement pertinentes ». En atteste le nom des auteurs suivants, souvent présentés, du reste, en première québécoise : Fernando Arrabal, Peter Handke, Heiner Müllert, R.-W. Fassbinder, Sarah Kane et Kurt Vonnegut. *La fièvre* et *Le pleureur désigné* font partie de ces « œuvres percutantes », propres à « provoquer la réflexion » sur le « lien entre les aspects psychologiques et politiques de la société [qui] constitue l'épine dorsale des productions de The Other Theater ». C'est bien en effet, dans ces deux pièces, la conscience individuelle qui est interrogée, non seulement dans sa capacité à saisir l'injustice sociale et politique des peuples nantis envers les peuples démunis, mais aussi dans sa détermination à passer à l'action.

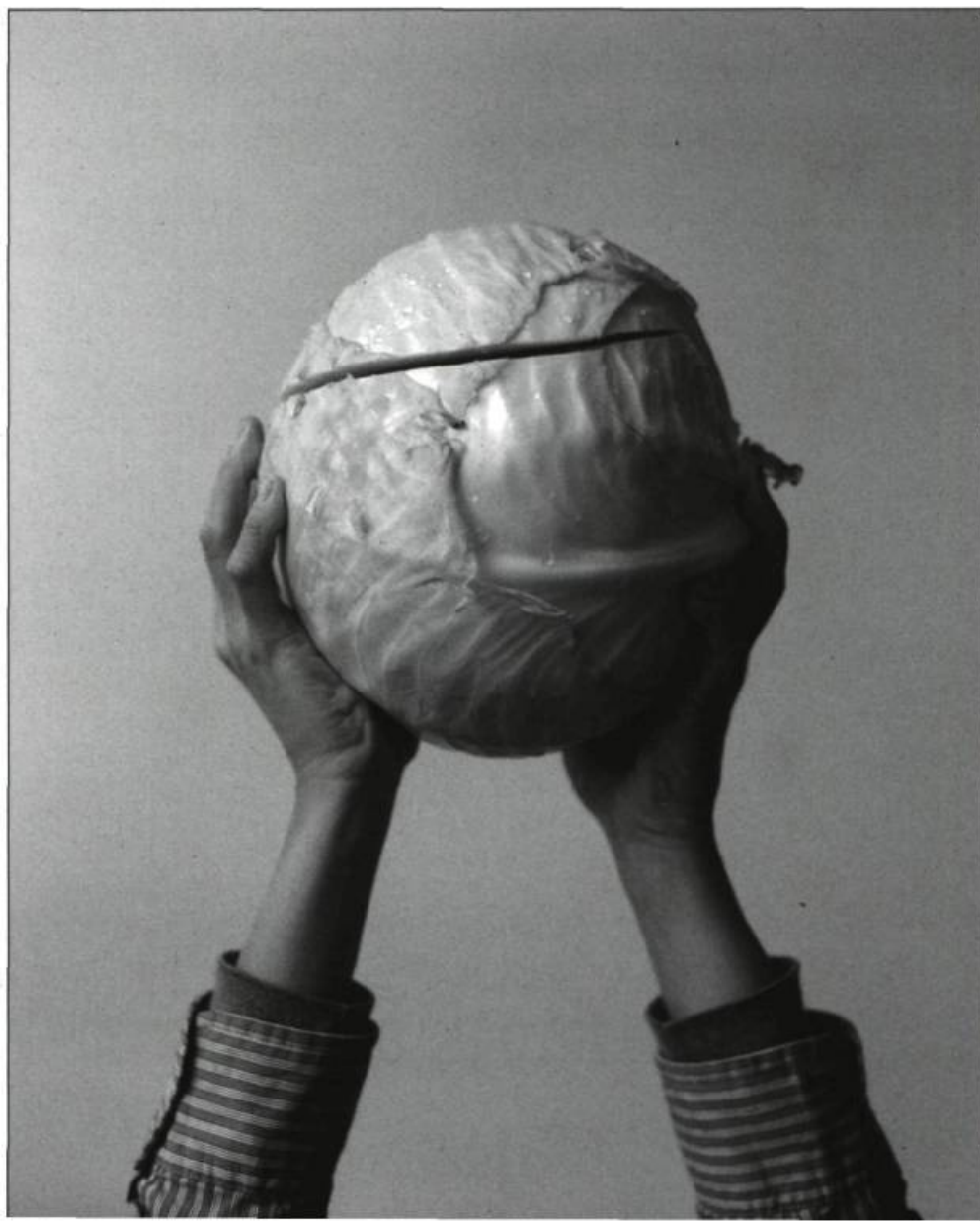
Le spectateur pris à témoin

La fièvre est constituée d'un monologue d'une heure trente environ. Philippe Ducros en incarne le person-

nage qui appartient à la société des nantis et des bien-pensants. Une enfance et une jeunesse privilégiées le disposent à « célébrer » la vie. Grand voyageur, ce citoyen du monde,

à l'aise dans tous les hôtels de la planète, a visité de nombreux pays, pauvres et riches. Ce soir, il se trouve dans une chambre d'hôtel d'un pays pauvre et opprimé. À quelques pas de

Chih-Chien Wang, *Cabbage Cut*, 2007
Impression au jet d'encre (40 x 50 pouces)
Gracieuseté de l'artiste



là, une exécution se déroule. Il doit s'éclairer à la chandelle parce que le système électrique est en panne. Il a la fièvre. Il grelotte, alors que le mercure frôle les 30 ° C, écrasé sur le plancher de la salle de bain, devant la cuvette où il vomit. L'état de délire dans lequel il se trouve brise des barrières et fait surgir un énorme sentiment de culpabilité envers les peuples opprimés qu'il a visités jusque-là en observateur détaché et en adepte de la rectitude politique qui ne s'avise surtout pas de porter un jugement sur la situation, se dégageant ainsi de toute responsabilité. À travers son personnage sortant soudain de son indifférence, Shawn nous amène à la conscience de l'impossibilité d'une rencontre entre les citoyens des pays développés et ceux des pays défavorisés ou en émergence qui forment deux camps irréconciliables, impénétrables l'un par l'autre. On est ici au-delà de la rationalisation ou de la moralisation. Il s'agit d'une sorte de prise de conscience que je qualifierais d'ultime. D'une mise à nu radicale du personnage face à lui-même. D'une reconnaissance du fait qu'il n'a jamais considéré l'autre autrement qu'en fonction de lui-même. Et lui vient soudainement la question : « Pourquoi j'aurais pas des amis pauvres ? » Mais toutes ses rêveries, ses imaginations d'invitations chez de virtuels amis « pauvres » se terminent dans l'« inconfort ». « Je crois en l'humanité, en l'empathie pour les autres — je m'oppose à la cruauté et [à] la violence », essaie-t-il de se rassurer en ajoutant : « [...] je peux encore me souvenir de ce que j'aime — non ? » Et les pauvres ne font-ils pas partie de ce qu'il aime et ne confortent-ils pas son « sentiment merveilleux » envers la vie : « Oui — les pays pauvres sont beaux. Les gens pauvres sont beaux. C'est un sentiment merveilleux que d'avoir de l'argent dans un pays où la plupart des gens sont pauvres, de rouler en taxi au travers des bidonvilles horribles » ? Voilà par où ce texte est provocant. Par l'ambiguïté du personnage qui n'offre guère de refuge, de sécurité au spectateur mais qui, au contraire, le prend à témoin en s'adressant directement à lui pour lui présenter en quelque sorte un miroir, par l'entremise du comédien. Le plus troublant chez ce personnage — et n'est-ce pas en cela qu'il me ressemble — est que son ambiguïté n'est pas celle de sa conscience — deve-

nue très claire — mais qu'elle résulte de la contradiction entre sa lucidité et son incapacité à passer à l'action. La mise en scène et le jeu de Ducros favorisent la communication entre les spectateurs et le personnage et contribuent ainsi à l'efficacité de la pièce. Ducros, sans bouger de sa chaise (seul accessoire sur la scène), établit dès le début et maintient jusqu'à la fin un lien direct avec les spectateurs, auxquels il « parle » véritablement, même si, à certains moments, une projection trop forte de la voix est venue briser l'intimité de la quinzaine de spectateurs que nous étions. Mais comment lui en tenir rigueur alors que cela est à mettre au compte de l'engagement envers son personnage ?

Trouble-fête de la « grande classe »

La deuxième pièce de Shawn présentée par l'Other Theatre à Prospero est tout à fait remarquable aussi bien par le texte que par l'excellente interprétation qu'en donnent les comédiens. Mal jouée ou proposée dans une mise en scène sans imagination, cette pièce aurait pu être d'un ennui mortel, dégénérer en un babillage ennuyeux, insupportable. En effet, il y a beaucoup de mots, de paroles, dans cette pièce, les choses y tenant au récit que Jack (Jean Boilard) fait de certains événements qui le concernent et qui tournent autour du personnage d'Howard (Michel Mongeau) dont il a épousé la fille, Judy (Marika Lhoumeau). Le « pleureur désigné », c'est celui qui est chargé d'exprimer au nom des proches — famille, amis, etc. — le sentiment de deuil à la mort de quelqu'un : ici, celle d'Howard. Or, le récit de Jack n'a rien de l'éloge funèbre. Vitriolique plutôt ! Jack s'y emploie à déboulonner la statue d'Howard, essayiste et poète jouissant d'une grande estime auprès d'un cercle intellectuel qui critique le gouvernement de droite au pouvoir dans le pays. Protégé d'Howard, Jack en viendra assez rapidement à rejeter les valeurs du maître, dénonçant l'hypocrisie intellectuelle de celui qui, selon les catégories proposées dans son essai, appartient à la « grande classe », celle qui aime « les choses raffinées », à la différence des « pas de classe » qui vont vers le « divertissement cheap ». Jack se réclame de cette seconde classe que l'on nomme

encore celle des « mangeurs de crasse ». Ne se définit-il pas comme un « rat » depuis son enfance, fidèle à la leçon d'un oncle : « Regarde, on est des rats. [...] toi, aussi, tu vas être un rat, mon garçon. [...] Et, pour l'amour de Dieu, aie pas honte d'être un rat. Les rats sont pas mauvais, ils sont pas méchants ou cruels, ils font juste ce qu'ils ont à faire pour survivre. » C'est à partir de ce point de vue du rat, si je puis dire, que Jack juge Howard : « [...] Howard était né rat, mais il dédaignait [...] d'en être un. [...] Ben, tant qu'à y être, quand je le regardais lui je voyais un rat, mais ça c'était quelque chose que personne était supposé mentionner, ou que personne avait le droit de mentionner. » Jack est un intrus dans la maison d'Howard, un trouble-fête dans la relation, à la frontière de l'inceste, du père et de sa fille qui lui voue une admiration qui confine au culte. Il est surtout le révélateur du mépris sur lequel se fonde la théorie élitiste (philosophique et politique) d'Howard. À travers ce qui est raconté par Jack ressort au premier plan le refus d'Howard de s'interroger sur son attitude envers ceux qu'il enveloppe de son mépris en les qualifiant de « pas de classe ». J'ai même cru comprendre par un épisode du récit de Jack (fabulation ou réalité ?) que Howard et ses semblables préféreraient être emportés dans la catastrophe plutôt que de se retrouver du côté des rebelles mangeurs de crasse. Le récit de Jack se situe donc après la catastrophe imaginée ou réalisée qui concrétise sa revanche sur Howard. Des trois personnages, Jack est le seul appartenant au présent, Howard et Judy étant des figures fantomatiques rappelées par le pleureur désigné, auxquelles nous n'avons accès que par lui. Puisque tout nous est donné de son point de vue, on peut voir Jack comme le porte-parole (« désigné » par lui) du dramaturge qui laisse ainsi au spectateur la liberté d'interprétation de ce qui est « raconté », sinon « inventé » par lui.

Une remarquable production

J'ai parlé de la remarquable qualité de cette production. J'y reviens. D'abord pour dire que cette qualité tient en partie au dépouillement de la production, réalisée avec de petits moyens, qui nous ramène à l'essence

du théâtre : à la parole et au jeu. Trois écrans de tissu écru forment le fond de scène. Devant ces panneaux une longue et étroite table aux pattes juste assez ouvragées pour suggérer une lourde table d'une salle à manger bourgeoise. Quelques chaises de style et un ancien gramophone. Il faut aussi insister sur la mise en scène de Stacey Christodoulou qui distingue très clairement le « récit », toujours au premier plan, des « scènes » du passé évoquées dans le récit, scènes qui ne sont pas traitées sous le mode réaliste de *flash-back*, mais comme des rappels mémoriels, formes plutôt qu'images précises, renvoyant aux affects de Jack plutôt qu'à l'objectivité, toujours factice, des faits. C'est dans la conscience et l'imagination de Jack que nous entrons. Et par la sienne, dans la nôtre. Enfin, il faut souligner très fortement l'excellence du jeu des comédiens. Jean Boilard, qui est par son statut de pleureur désigné le pivot du jeu, raconte et explique avec une justesse, un plaisir et une diversité de ton qui nous embarquent petit à petit et nous tiennent jusqu'à la fin. Marika Lhoumeau évite le piège de la caricature : elle donne à Judy une complexité, une ambiguïté et une finesse qui en font un personnage très humain et très attachant. Le personnage d'Howard, interprété par Michel Mongeau, est d'une présence aussi forte que réservée. Il ne dit presque rien, s'exprime par quelques gestes et quelques déplacements lents accomplis avec une intensité que son regard perçant nous transmet. Le jeu des comédiens, est-il besoin de le dire, est d'une précision jamais prise en défaut qui témoigne d'une habile et efficace direction d'acteurs de la part de Stacey Christodoulou.

Bref, le travail de l'Other Theatre m'a ravi. Il m'a fait, entre autres, goûter la belle langue dramatique de Shawn. Langue qui est un défi en ce qu'elle exige une certaine patience chez le spectateur. Tranchant en effet avec la rapidité de la langue télévisuelle, ce n'est que progressivement qu'elle nous fait entrer dans l'univers dramatique de l'auteur. Car le dramaturge compte sur la lenteur nécessaire à l'intériorité, à la prise de conscience, pour conduire le spectateur dans l'espace de la réflexion qui n'est celui ni des convenances ni de la facilité. ●

Chih-Chien Wang, *Watermelon and Plastic Bags*, 2007
Impression au jet d'encre (40 x 50 pouces)
Gracuseté de l'artiste

